

Zaineb Hamidi

L'argent

Une lecture synthétique du n° 38 des Cahiers de psychologie clinique

À partir du milieu du XIX^e siècle un marché, au sens commercial du terme, de la santé mentale voit le jour. Comme il s'agit de professionnels qui en vivront, le paiement et la question de l'argent sont incontournables. Pour le patient, comme pour tout un chacun, l'argent sera vecteur de l'investissement qu'on lui porte et donc de l'intime. Ainsi ne peut-on que très prudemment ou indélicatement considérer l'argent comme primat du cadre analytique, d'autant qu'aujourd'hui la prise en charge par des institutions qui emploient des psychanalystes ou simplement par la Sécurité Sociale ou certaines Mutuelles devient « monnaie courante ». Le paiement ne se fait donc plus systématiquement de manière directe. Mais peut-on vraiment considérer l'analyse hors cure ? Dans une institution, se joue-t-il les mêmes choses, les mêmes effets des mêmes choses qu'en cabinet ?

La question de l'argent ne sera pas de sitôt réglée. **Régler** c'est tracer à l'aide d'une règle, instrument de forme allongée qui sert également à mesurer. **Régler** c'est aussi prescrire, parfois comme injonction, souvent comme convention, une discipline, un comportement à adopter, une manière de vivre ou de penser... Ces prescriptions seront souvent héritées ou émergeront après constat, fruit d'expérience. **Régler**, c'est mettre en ordre ou agencer selon un modèle de référence, souvent de manière à exploiter un objet, une situation à son maximum, en vue d'une fin ou d'effets précis, peut importe par qui les éléments sont manipulés. Une règle naît très souvent d'un flottement dans l'usage : comme on ne sait pas, on construit une norme, et chaque exception conduira à une règle nouvelle... **Régler** c'est modérer, normaliser voire fixer ou conclure.

Et bien entendu, au pluriel, les **règles** convoquent La Femme, l'éternelle énigme...

Régler c'est surtout « mettre une pièce ou une commande dans une position qui entraînera la bonne marche de l'ensemble » ou « influencer de manière déterminante ».

Reste à savoir qui règle quoi à et avec qui...

C'est ce que les trois auteurs ont abordé, chacun de son point de vue, et nous verrons que si beaucoup de convergences sont notables, certains points ne peuvent que faire relire autrement ces dites convergences. Je ne présenterai pas ici un résumé de ces articles mais je

pointerai les éléments qui me sont apparus comme essentiel lors de ma lecture, donc éléments qui seront pollués de quelque subjectivité. Si j'ai lu d'abord l'écrit de J.-C. Aguerre pour finir avec celui de Jacques Sédat, c'est dans un autre ordre que je choisis de vous les présenter. Si je le précise, c'est que d'emblée, la lecture des points que vous ferez à partir de l'écho de la mienne, en sera quelque peu orientée. De la même manière, je laisserai chaque idée reprise dans son texte d'origine, voire même dans son ordre d'apparition, mais si vous vous référez aux textes des auteurs, ne soyez pas surpris du fait que vous aurez l'impression de ne pas avoir lu les mêmes textes que moi. Je pense que l'effet de contamination des « variables parasites » comme les nomment nos collègues expérimentalistes, sera un atout et de toute manière inévitable pour et dans cette approche de l'argent dans la cure.

DE OLIVEIRA L. E. P., « ARGENT, CADRE ET PSYCHANALYSE »¹

L'auteur commence par citer Freud qui déclare dans une lettre à Fliess : « Comme j'ai le temps, je me suis laissé convaincre de prendre en traitement deux cas sans rémunération »². C'est parce qu'il en avait le temps... Freud fera de même avec également Olga Höning qui n'avait plus les moyens (nom d'épouse Graf, la mère du petit Hans³). Mais Freud pouvait occuper l'autre versant en augmentant le prix des séances, demander des tarifs exorbitants voire même se montrer particulièrement friand comme avec les personnes que cite l'auteur : la baronne Marie von Ferstel, Albert Hirst ou, de manière « catastrophique », avec Horace Frink⁴ (pour le dire simplement sans reprendre la théorie de la manipulation au profit de La Cause, nous reprendrons les propos de De Oliveira : Freud aux prises dans une relation transférentielle massive envers Frink, aura fait pression sur sa riche épouse pour que celle-ci fasse un don à La Cause). Il aura même aidé financièrement Sergueï Pankejeff (L'homme aux loups), se sentant coupable de sa faillite, même si Freud était connu pour vouloir préserver sa nombreuse famille de la misère.

Déjà pour Freud, le paiement de la séance pouvait être symptomatique, problématique, thérapeutique... Ou pas. Un signifiant quel qu'il soit ne livre pas d'emblée ses coordonnées métapsychologiques.

Début des années vingt, les Polycliniques de Vienne et de Berlin ont vu le jour sous une nouvelle forme. Modèle de nos établissements de santé psychique, elles proposaient alors un paiement en fonction de son budget : certains patients ne payaient rien, d'autres du coup, considérablement plus ! Max Eitingon qui y était psychiatre et psychanalyste dira que la position du psychanalyste non rémunéré sera ainsi différente en ce qu'il sera désintéressé, du moins vu comme tel par le patient qui en abandonnerait nombre de ses résistances. Malgré les oppositions de certains confrères qui voyaient là l'abandon d'une pratique efficace pour « faire pression » sur le patient mais aussi un moyen d'entendre l'expression des réminiscences de la phase anale. Mais Freud avait été clair : les cures y seraient gratuites, même s'il est préférable que le patient paie. Mais s'il dit ne pas avoir les moyens, il ne paiera pas. Et ce qui est dit ensuite est très important pour nous : le fait de payer ou pas ne serait d'aucune influence sur la cure, et même ne pas faire payer le patient faciliterait le transfert, le patient ainsi pla-

1 De Oliveira Luiz Eduardo Prado, « Argent, cadre et psychanalyse », *Cahiers de psychologie clinique*, 2012/1 n°38, p. 11-30.

2 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, 1887-1904, Paris, PUF, 2006, traduction F. Kahn et F. Robert, p. 349.

3 Wakefield, J. C. (2007). Max Graf's "Reminiscences of Professor Sigmund Freud"; Revisited: New Evidence from the Freud Archives, *Psychoanalytic Quarterly*, 76: 149-192.

4 Warner, S. L. (1989), "Sigmund Freud and Money", *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 17: 609-622. Aussi Warner, S. L. (1994), "Freud's Analysis of Horace Frink, M.D.: A Previously Unexplained Therapeutic Disaster", *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 22 : 137-152. Voir, enfin, M. Borch-Jacobsen, *Les patients de Freud : Destins*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 2011.

5 M. Eitingon, (1923), "Report of the Berlin Psycho-Analytical Polyclinic", *Bulletin of the International Psycho-Analytical Association*, 4 : 254-269.

6 J. Lacan (1953), *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*, Ecole lacanienne de psychanalyse, en ligne.

7 J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 303.

8 J. Lacan (1953), *Fonction et champ du langage et de la parole en psychanalyse*, Ecole lacanienne de psychanalyse, en ligne.

9 C. Spezzano, (1997), « For Love Or Money: A review of *Psychoanalytic Technique and the Creation of Analytic Patients* by Arnold Rothstein », New York, International Universities Press, 1995, *Contemporary Psychoanalysis* 33: 641-653.

10 A. Rothstein, *The narcissistic pursuit of perfection*, New York, New York: International Universities Press, 1984, deuxième édition.

11 W. R. Bion (1963), *Elements of Psycho-Analysis*, Londres, Heineman, traduction française par F. Robert, Paris, PUF, 1979 ; D. Anzieu (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.

çant l'analyste en position parentale, souvent paternelle, le temps que le patient puisse payer. Et bien sûr, c'est de cette place que l'analyste répondra. Mais le but principal était, selon Eitingon de rendre accessible au plus grand nombre la cure analytique⁵.

L'auteur pose alors cette question : le patient qui paierait beaucoup infantiliserait-il l'analyste, l'alimenterait-il tel « un nourrisson qui tète un sein corne d'abondance » ?

Avec Lacan la dette en psychanalyse entre en jeu. « [...] L'élément de la dette est placé sur deux plans à la fois [réel et symbolique], et c'est précisément dans l'impossibilité de faire se rejoindre ces deux plans que se joue tout le drame du névrosé »⁶. Dans le symbolique intervient le maintien de la dette en tant que castration imaginaire du père ; et le remboursement Réel de la dette se fait auprès de la femme pauvre dans la lecture de Lacan de « L'Homme aux rats », de Freud. Lacan parlera ainsi de la « séance impossible à combler de la dette symbolique⁷ ». Certains analystes récents s'accordent à dire que, la dette étant symbolique, même sans paiement financier ni divan, l'analyse reste possible. La question de la dette sera ainsi corrélée au sacré et au nom⁸, puisque symbolique elle se réglera avec l'acceptation du nom propre, et de son inscription dans sa lignée. Le nom propre comme signifiant articule symbolique et réel, et du fait du Réel, insistera à sa place. Selon l'auteur, le nom propre pourrait être considéré comme point de capiton de RSI (ce qui n'est pas sans rappeler la lecture du sinthome).

Une recherche avance que les patients « souhaitent payer moins, ou des séances moins fréquentes ou s'asseoir plutôt que d'utiliser le divan »⁹. De Oliveira propose de recevoir ces demandes comme participant de la libre association voire comme mise en acte¹⁰, même s'ils remettent en cause les principes classiques des praticiens dirons-nous orthodoxes qui s'emploient à donner la même direction aux cures, ne parlant plus que de LA Cure Analytique. Ainsi, le praticien doit-il accepter que le cadre reçu comme avis soit contesté, discuté, quitte à mettre à mal son narcissisme en écho aux failles moïques du sujet. Rothstein dit de ce « défi narcissique » qui demande donc à adapter le cadre en fonction aussi du patient convoque « un effort supplémentaire d'auto-analyse de la part de l'analyste et un dépassement de son narcissisme ». Les investissements narcissiques, dont l'argent, sera douloureusement abandonné – et peut-être est-ce pour cela que beaucoup opposent résistance au changement. Nous sommes donc dans l'art psychanalytique, celui qui appelle des élans créateurs et inventifs du côté, aussi et surtout, de l'analyste. L'auteur pointe, à l'instar de Bion et Anzieu¹¹, que le cadre créé doit être « contenant ». C'est un terme que nous pouvons discuter.

L'argent doit être objet métapsychologique : économique, quel bénéfice, quel préjudice manifeste-il (qu'inscrit-il) ; dynamique, quelle est son histoire et son évolution en lien avec l'histoire du sujet (comment s'est-il inscrit) ; topique, (où s'inscrit-il psychiquement et dans quel symptôme). Ainsi le rapport du patient au cadre qu'il tente de déstructurer à partir de la question de l'argent (et non du paiement) pourrait donc témoigner de sa problématique.

À partir du milieu du XIX^e siècle un marché, au sens commer-

cial du terme, de la santé mentale voit le jour. Comme il s'agit de professionnels qui en vivront, le paiement et la question de l'argent sont incontournables. Pour le patient, comme pour tout un chacun, l'argent sera vecteur de l'investissement qu'on lui porte et donc de l'intime. Ainsi ne peut-on que très prudemment ou indélicatement considérer l'argent comme primat du cadre analytique, d'autant qu'aujourd'hui la prise en charge par des institutions qui emploient des psychanalystes ou simplement par la Sécurité Sociale ou certaines Mutuelles devient « monnaie courante ». Le paiement ne se fait donc plus systématiquement de manière directe

Mais peut-on vraiment considérer l'analyse hors cure ? Dans une institution, se joue-t-il les mêmes choses, les mêmes effets des mêmes choses qu'en cabinet ? J'avancerai que non, au moins par la position et le positionnement institutionnel du psychanalyste. D'ailleurs, ne sont-ce pas essentiellement sous les signifiants de psychiatre et de psychologue que se noue la relation transférentielle en institution ? Ou du fait de leur indépendance de pratique, les praticiens sont-ils soumis aux mêmes Lois qu'en consultations privées ? En bref, l'argent est-il un outil ou un objet transférentiel au même titre qu'un autre ?

L'auteur conclura en disant que « l'argent est essentiel à la survie de l'analyste. Il n'est pas essentiel à la cure des patients. [...] Néanmoins, nous pouvons admettre que la survie de l'analyste est essentielle à la cure des patients ». Quelqu'un peut-il me rappeler la définition de « botter en touche » ?

SÉDAT J., « L'ARGENT DANS LA CURE AU TEMPS DE FREUD »¹²

Tout comme l'auteur précédent, celui-ci considère que Freud n'est pas du tout rigide ou intraitable en matière d'argent, même si la pauvreté l'aura inquiété proportionnellement à l'agrandissement familial. Mais l'argent lui servirait à pouvoir s'accorder du temps pour la recherche et son propre travail psychique, à partir de l'écriture et des voyages, comme il l'indique à Karl Abraham¹³ pour justifier qu'il faille à ce dernier augmenter ses honoraires. S'il peut se faire payer grassement par des patients riches (l'essentiel de ses patients sont fortunés, voyagent beaucoup parfois juste pour lui !), il dénoncera l'attrait de Otto Rank pour le « dollar » (diaboliquement diabolique... le S doublement barré, se coupant de sa coupure).

La question de l'argent, Sédat va l'aborder à partir de deux textes de Freud : un de 1913, « Sur l'engagement du traitement »¹⁴, où Freud est intransigeant avec le fait qu'il faille un paiement et que la gratuité d'une cure est à *proscrire* ; et sa conférence de 1918, après la crise de la Première Guerre mondiale, où il défend que la gratuité est à *prescrire*.

En 1913, Freud considère comme fondamentales dans la cure les questions de temps et de paiement. Freud « loue » (il parle de location dans le texte) une heure déterminée pour chaque patient dont il est redevable même s'il ne vient pas, et ce dit-il, pour éviter chose courante que le patient, dans un cadre plus flexible, ne vienne très souvent

¹² Sédat Jacques, « L'argent dans la cure au temps de Freud », *Cahiers de psychologie clinique*, 2012/1 n°38, p. 31-49.

¹³ S. Freud - K. Abraham, *Correspondance complète* (1907-1923), Lettre du 7 mars 1912, Gallimard, 2006, p. 194.

¹⁴ S. Freud, « Sur l'engagement du traitement », in *OCPF XII*, PUF, 2005.

pas au point de mettre en danger l'existence matérielle du médecin ! Il faut dire que ses patients venaient entre 3 et 6 fois par semaine pour ne pas interrompre le travail. Avec Freud de 1913, le temps, c'est de l'argent. Mais pas seulement : l'argent pour Freud (et les hommes cultivés, c'est-à-dire pas les pauvres...), est « un moyen d'autoconservation et d'acquisition de puissance », et surtout que l'argent est investi par sa valeur, sexuellement, ce qui fait que l'homme cultivé à son égard aura des tendances prudes voire hypocrites. « Régler » la question de l'argent en début de cure, montrera au patient sans fausse pudeur la valeur que l'analyste accorde à son temps. Mais pour rester éthique, il faudrait avouer ses « prétentions et besoins véritables », tout travail méritant salaire, d'autant que ce travail est très difficile donc... Freud dit avoir consenti à un travail bénévole, supposant que le bénéfice pour le patient compenserait le « sacrifice du médecin », mais surtout dans le but de se « repérer dans la névrose [hors de toute résistance], et se heurtant au contraire à bien des résistances (transfert hystérique ou de rébellion pour le sujet homme). Le paiement régulerait donc le transfert en permettant au patient de se défaire d'une certaine dépendance à l'analyste, et permettrait à l'analyste « d'expérimenter », d'éprouver ses théories par de nouvelles expériences cliniques.

Si Freud déplore alors que les pauvres ne puissent se payer d'analyse, il énonce quand même que le pauvre de toute façon, du fait qu'il travaille intensément, a moins le temps de penser et donc est préservé de la névrose. Mais le pauvre qui est tombé dans la névrose, ne la lâchera pas facilement, puisqu'il en tire de trop grands bénéfices secondaires : il existe alors par elle et peut ainsi attirer la pitié que son travail ne lui permet pas, et en plus, elle lui permet d'échapper à son labeur voire même de « l'exigence de combattre sa pauvreté par le travail », d'autant qu'il aura droit à une aide sociale. Il nuancera en disant qu'il y a quelques exceptions d'hommes cultivés, « des êtres de valeur » parmi les pauvres, et en ce cas, une cure gratuite peut faire son effet, sans le risque d'une aliénation à l'Homme Bon.

En 1918, juste après la Der des Der, la paupérisation gagnant aussi certains de ses fidèles patients, Freud revoit son point de vue sur la gratuité. Il dit alors que le mariage malheureux comme les maladies du corps se substituent aisément aux symptômes névrotiques, répondant au « besoin de punition »¹⁵. Sédal dit de ce besoin d'autopunition qu'il « consiste à vouloir payer une dette impayable, parce qu'on ne sait absolument pas à qui la payer ». Freud ne réduit plus le pauvre à ses bénéfices secondaires, le rendant inapte à la psychanalyse, mais comme ayant aussi droit à être « soigné » de ses névroses. Il aborde les prémices de son projet de la gratuité, à la base comme prévention contre les dérives associées à la pauvreté, même si certaines de ses interrogations persistent : à savoir le bénéfice secondaire de la névrose du pauvre qui lui permet d'échapper à son travail et d'avoir une aide sociale. Mais surtout, la pauvreté culturelle et intellectuelle des pauvres nécessiterait une cure dirigée voire suggestive plus qu'en association libre pour qu'il y ait résultat. Pour autant Freud poussera à ces nouvelles pratiques.

15 S. Freud, « Les voies de la thérapie psychanalytique », in *La Technique psychanalytique*, PUF Quadrige, 2007, p. 164

C'est donc par le constat que « les couches intellectuelles de la

population particulièrement exposées à la névrose sombrent irrésistiblement dans la pauvreté » que Freud poussera à un changement dans la pratique. Chaque praticien des polycliniques de Berlin et de Vienne devra mener au moins une cure gratuitement. Le sacrifice n'est donc plus tant du côté du patient que de l'analyste. Pour autant, Freud y verra l'avantage d'éprouver la praxis psychanalytique dans de nouvelles conditions (Préface à *Ten years of the Berlin Psycho-Analytic Institute*).

Selon Sédad, si l'analyse gratuite et l'argent en psychanalyse posent toujours question, « c'est aussi parce que cela renvoie à ce mystère de l'humain : comment sortir de l'addiction au sacrificiel ? [...] une position sacrificielle, d'abord, où l'on est prêt à se ruiner pour une analyse, dans une addiction monstrueuse face à une dette de vie impayable ; d'autre part, une position sacrificielle à être l'objet de soin de l'autre, d'être entretenu par la société, ce qui ne peut conduire qu'au repli, dans une demande où l'on ne peut jamais rencontrer autrui comme un autre soi-même ».

Lacan écrit dans *Le séminaire, Livre XI* : « le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur »¹⁶. La culpabilité que l'on ressent à ne pas pouvoir payer sa dette ne peut être atténuée par la culture, ce qu'écrivait Freud, dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* : « Il existe dans la masse humaine le fort besoin d'une autorité qu'on puisse admirer, devant laquelle on s'incline, par laquelle on est dominé et même éventuellement maltraité. La psychologie de l'individu nous a appris d'où vient ce besoin de la masse : c'est la nostalgie du père »¹⁷. Sédad reprend « le mystère de l'humain, c'est que toute société a pu progressivement prendre pour tâche de tenter d'échapper au sacrificiel et au sacrifice humain de ses origines. Le don et le contre-don, l'obligation de donner ont été ce qui a constitué l'échange social : échange de parole (champ du politique), échange de biens (économique) et échange de femmes (prohibition de l'inceste) ».

Freud reprend une réplique de *Henri IV* de Shakespeare – « Tu es redevable d'une mort à Dieu »¹⁸ porté par la parole de sa mère « Tu es redevable d'une mort à la nature » (*L'Interprétation du rêve*¹⁹). Notre propension au sacrifice serait donc liée à Dieu, la nature ou « l'Autre préhistorique que nul n'arrivera plus tard à égaler »²⁰, et qui rend donc la dette de vie impayable puisque le débiteur est inaccessible. Et c'est pourquoi seul un échange dans le don et contre-don symbolique (le sacré et le nom) peut contrer le sacrifice.

Sédad conclura : argent, paiement et leur rôle dans la cure ne peuvent être théorisés puisque s'exprimant dans une relation transféro-contre-transférentielle, ils sont éminemment subjectifs et aux prises avec l'histoire de chacun révélée par celle de l'autre.

AGUERRE J.-C., « LE PRIX DU SACRIFICE »

UNE PERSPECTIVE LACANIENNE SUR LE PAIEMENT DES SÉANCES²¹

L'analyse comporte un impayable et ne peut être considérée comme un échange même si l'analyste est rémunéré pour son écoute (sans que ce soit un service, une prestation), même si l'analysant « paie pour avoir parlé » (sans que cela soit rémunération). Ce paiement n'est pas un don d'argent même si l'analysant donne de l'argent. Pour cet auteur également, il s'inscrit dans le transfert. L'argent donné/payé

16 J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », *Le Seuil* (1963-64), p.246-247.

17 S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, (1939) Gallimard, 1986, p. 207.

18 Shakespeare, *Henri IV, I, V* : « thou owest God a death ».

19 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, OCPF IV, PUF, 2003, p. 243

20 S. Freud, Lettre 112, in *Lettres à Fliess (1887-1904)*, PUF, 2006.

21 Aguerre Jean-Claude, « Le prix du sacrifice » Une perspective lacanienne sur le paiement des séances, *Cahiers de psychologie clinique*, 2012/1 n°38, p. 51-58.

aurait valeur « d'offrande sacrificielle » dans le même temps qu'il serait limitée à l'amour de transfert.

Ainsi que le recommandait Dolto, l'auteur demande aux enfants de lui donner en guise de paiement un petit jouet qu'il range ensuite dans son tiroir. L'enfant est dans le sacrifice, le parent dans le paiement d'un service. Un enfant lui donne un jour une grande figurine de 30-40 € (prix d'une séance en moyenne ?), et si les parents ne comprennent pas plus ce « sacrifice » que l'analyste, l'enfant lui reste sur sa position. Rentré chez lui, l'auteur donne ce jouet à ses enfants qui, après leur enthousiasme et qu'ils sachent pourquoi ce **cadeau**, le refusent puisque c'est un don fait au père et non à eux. Leur refus persiste malgré les explications de leur père sur la circulation de l'argent. L'auteur dit ainsi « prendre acte du fait que l'objet du sacrifice ne devait servir à personne, qu'il devait être perdu pour tout le monde, comme s'il était sacrilège de manger l'agneau égorgé sur un des autels de Zeus ou d'autres divinités ». Le paiement devient donc « offrande sacrée », sacrifice qui ne peut ainsi plus être interchangeable avec un autre objet, pour un autre objet ou une autre adresse. Il perd sa « valeur d'échange » en acquérant le statut « d'hors de prix ».

L'argent donné à la fin de la séance ne saurait compenser la durée pour le moins variable d'une séance. Il serait, selon l'auteur, une plus-value. Le patient lui serait dans une « jouissance sacrificielle du prix de sa séance » dont l'analyste deviendrait l'usufruitier. Cette mention à une connotation d'héritage, de filiation, de donation interroge, d'autant que si alors l'analyste veut céder la production de cette jouissance à l'analysant, il devrait payer un droit de succession. Cette jouissance sacrificielle ainsi « transformée en monnaie d'échange, expliquerait à défaut de légitimer certains protocoles parfois jugés dépassés comme ne pas rendre de monnaie pour ne pas entrer dans une quantification, ne pas accepter les chèques qui seraient de l'ordre d'une transaction financière, et par-là ne pas faire crédit.

L'auteur propose de considérer une distinction absolue entre le sacrifice qui serait du côté de la jouissance et le cadeau situé sur le versant du plaisir. Ainsi le premier entraînerait perte, douleur et trace (nommée « cicatrice par l'auteur) là où le deuxième serait preuve d'amour et donc ne viendrait en rien, bien au contraire, limiter quelque amour de transfert. Pour illustrer ses propos, l'auteur parle d'un de ses collègues qui reçut en guise de paiement un lingot. À la fin de l'analyse, le patient lui demanda de lui restituer le lingot qui servait de presse-papiers, montrant ainsi le non-plaisir à réception du paiement, mépris dont l'analysant se saisit pour légitimer sa demande. Au refus de l'analyste, l'objet de don redevient objet de sacrifice.

Le paiement comme sacrifice viendrait faire écho aux sacrifices antérieurs auxquels l'analysant aura dû consentir pour entrer en analyse : sacrifier le sens, ses défenses et le symptôme – le plus douloureux des sacrifices. Ce paiement, même s'il en passe par de l'argent, doit relever du qualitatif et non du quantitatif. Il fait partie de la séance, et participe de la relation dyadique entre l'analyste et l'analysant. L'analyste est payé pour son travail, l'analysant paie pour son travail. Pour autant, le sacrifice est également présent pour l'analyste qui doit

renoncer à son désir de guérir l'analysant pour que celui-ci « guérisse ». Il doit renoncer à la place du sujet sachant au profit d'un supposé savoir attribué par l'analysant. Contrairement au produit de pure perte lorsque le sacrifice est mis en acte au casino, le sacrifice en séance est un acte posé qui peut être revu par l'analyste au risque de frustrer son patient, frustration qui a son tour pourra faire acte.